

JEAN-NOËL PANCRAZI

Quand s'arrêtent les larmes

nrf

GALLIMARD

JEAN-NOËL PANCRAZI

Quand s'arrêtent
les larmes

nrf

GALLIMARD

JEAN-NOËL PANCRAZI

QUAND
S'ARRÊTENT
LES LARMES

nrf

GALLIMARD

à Isabelle

Elle m’attendait dans le hall de la gare de Perpignan, debout tout contre la vitre, inquiète que je ne la reconnaisse pas de loin, d’avoir trop maigri dans son chemisier blanc et son gilet bleu sans manches, que je sois surpris par sa mine particulière, cette sorte de hâle forcé qui ne venait pas de l’été, la marque du cancer qu’elle m’avait annoncé, il y avait quelques jours, sans pleurer, d’une voix presque neutre comme si elle parlait d’une autre, d’une amie qu’elle aurait accompagnée aux premiers examens. Je la prenais dans mes bras, elle tâtonnait sur la poignée de ma valise pour l’emporter avec moi, soulagée, heureuse que j’aie pris le train pour venir la rejoindre, chamboulé depuis son appel, ne sachant comment l’accompagner et l’aimer en traversant le hall et l’esplanade. Comment Isabelle, ma petite sœur adorée, si vive, toujours prête à sortir, à vivre depuis le moment où je la voyais tourner à sept ans, toute bouclée, dans sa petite voiture rouge, en plein soleil, sur la terrasse du Stand, si saine et loin de tous les excès toxiques, pouvait-elle être aujourd’hui atteinte par le cancer ? Ce cancer du sein, qu’on disait plus facile à guérir que les autres, mais quand même. Ce sein droit, que je ne regardais pas vraiment – mais qui l’avait caressé, aimé, fait souffrir ? –, si mince, à peine distinct et formé, enfantin, comme une légère ondulation de la peau, quand elle descendait vers la mer, à Saint-Cyprien ou à Canet-Plage, où je venais parfois la voir en été. Elle avait été opérée – cette cicatrice presque belle, discrète – mais cela n’avait pas suffi, il y avait

des ramifications qu'il fallait très vite empêcher de se propager. Elle avait écouté Mme Vrini tout lui expliquer, concentrée, admirative, reconnaissante de sa compétence, sa précision, la sûreté avec laquelle elle lui montrait sur un tableau le trajet des cellules comme le déroulé, heure par heure, d'une bataille dans un cours d'histoire, décidée à suivre le protocole, ce mot strict, officiel, qui encadrait sa peur, la rassurait, impliquait des étapes, un règlement pouvant aboutir à la paix. Elle avait commencé les séances de chimiothérapie, toujours à l'heure, disciplinée, scrupuleuse, confiante, attendait dans une chambre, pour elle toute seule, « tu te rends compte ? », n'en revenait pas de ce privilège – mais elle n'était pas unique dans ce cas – comme si c'était une chambre d'hôtel, en périphérie, avec quelques arbres au loin, les platanes de toujours, des roses au bord de l'allée, où elle lisait un des livres récents qu'elle avait réservés à la bibliothèque du quartier. Elle adorait les chauffeurs de VSL qui l'attendaient toujours, même si la séance avait été décalée, avait pris du retard. Elle montait dans la voiture, vacillante, militante, dialoguait immédiatement avec eux, approuvait leurs doléances, épousait leur cause – l'hôpital public allait si mal –, prête à signer une pétition, à les défendre, à marcher avec eux, même si elle n'en avait pas vraiment la force. Elle aimait regarder depuis la voiture la ville qui avait changé, qui, pour elle, était devenue une des plus belles villes de France – elle le croyait, elle le voulait –, les grandes avenues impeccables, l'Archipel, tout récent, où venaient les plus grands artistes, les berges fleuries de la Têt, les kiosques à tapas, les places moins austères, très animées, les nouvelles terrasses, comme si on était plus au sud, déjà à Barcelone, même la tramontane semblait avoir disparu, ne vous emportait plus dans ses rafales, n'avait plus en décembre l'odeur de la neige. Elle avait choisi de vivre au Moulin-à-Vent, à quelques centaines de mètres de là où avait habité maman, comme si elle s'apprêtait à venir la chercher pour

l’emmener jusqu’aux magasins de l’avenue de la Salanque ou ceux de la rue Mailly – maman s’était rapprochée d’Isabelle les dernières années de sa vie, voulait lui transmettre, en partageant son goût des tissus et des bibelots, ce qu’elle avait de plus féminin. C’était pourtant ici – mais je ne le lui disais pas – que la maladie s’était déclarée. Isabelle guettait le jour où elle commencerait à perdre ses cheveux – voilà, c’était ce matin, les quelques boucles tristes qui, après sa douche, restaient entre ses doigts et qu’elle ne savait où déposer. Elle avait pris les devants pour la perruque qu’elle avait choisie à l’institut capillaire du boulevard Kennedy – ces cheveux souples, lisses, ourlés, très beaux, très blancs au départ mais qui lui donnaient trop l’apparence, disait-elle, en l’essayant devant la glace, d’une vieille dame parfaite attendant sous l’auvent de l’autobus du Moulin-à-Vent. Il fallait atténuer la blancheur, ajouter de-ci, de-là un peu de gris, de fantaisie, quelques mèches intermédiaires comme si c’était pour elle la seule manière de gagner des années. L’idéal aurait été, bien sûr, une perruque toute bouclée, qui l’aurait moins changée mais on n’en trouvait qu’à Paris, dans les salons africains du côté de Château Rouge – semblables au salon de Bamako que j’avais voulu acheter pour Van, soi-disant coiffeur, spécialiste des mèches Versailles, les plus raffinées, les plus savantes, celles pour les cérémonies et les mariages. Tous mes mandats envoyés au fil des mois pour l’enseigne, les fenêtres, les casques et les miroirs et puis rien, quand j’étais revenu, que le conteneur vide et abandonné dans le terrain vague de Badialan. Isabelle avait d’abord protesté, étonnée, attristée, scandalisée par l’histoire que je lui racontais, puis avait fini par admettre la folie obstinée et dispendieuse, l’excentricité malheureuse de son frère qui se croyait aimé à l’autre bout de la terre. La perruque risquait d’être trop encombrante parfois et de la gêner ; la dame de l’institut avait préféré lui raser entièrement la tête. J’avais le cœur serré en voyant,

avant qu'elle ne la mette, son crâne nu, pareil à celui des élèves musulmanes, alignées dans la cour de l'école, le matin d'hiver, à Batna, et dont on rabotait les têtes à grands coups de tondeuse, rapides, violents, pour en enlever les poux attrapés dans les douars ou les autobus de la montagne. Isabelle voulait alors les rejoindre, quitter le préau, se placer au bout de la file avec elles, être rasée à son tour ; c'était fait aujourd'hui. Il était plus facile de porter le turban de tissu rose, que la dame de l'institut lui avait aussi confectionné, le reste du temps, à la maison ou quand nous nous promenions dans le quartier puis assis côte à côte, l'après-midi, après qu'elle s'était reposée de la séance du matin, sur un banc du parc Sant-Vicens, oubliant ensemble la maladie, que c'était elle qui nous permettait de nous retrouver, les voyages que nous n'avions pas faits en commun, les périodes sans nouvelles, les petites amertumes qui auraient pu apparaître et qu'il n'était plus temps de se rappeler, le reproche qu'elle aurait pu me faire de l'avoir dépossédée de sa mémoire, d'avoir raconté à sa place les paysages, les parents, les Aurès, l'Algérie, le retour, d'avoir imposé mon regard, mes raccourcis, mes transformations, mes inventions qui l'oubliaient dans mes livres qu'elle acceptait sans jamais intervenir ni protester. Elle m'en avait laissé, sans rien dire, le droit, avec sa confiance de petite sœur dévouée et intrépide qui m'entraînait vers la vie, venait me chercher alors que je restais derrière les volets fermés, des dimanches entiers, à apprendre par cœur la liste des fleuves de France ou des consuls de Rome. Elle était au courant de tout – le goûter d'anniversaire d'un camarade, même lointain, qui n'était pas terminé et où nous pouvions encore nous rendre ; la célébration de l'achat de leur première voiture par les Victor dans leur jardin en fête où il n'était pas trop tard pour entrer ; le mariage berbère dans la cour d'une maison du quartier auquel nous pourrions nous mêler ; comme deux enfants libres, un peu arnaqueurs, jouant à être invités, prêts à

nous enfuir main dans la main si on nous avait pris sur le fait, bien éduqués, comme on disait, un peu voyous en réalité. Je restais le messenger de notre enfance. Et puis nous avions le même regard sur ce qui nous avait épanouis, rendus heureux ou blessés – c'était notre vérité, même imparfaite, à tous les deux. Non, je n'exagérais pas, j'étais même en dessous de la vérité, s'était-elle écriée, un jour, dans une librairie, au moment où on semblait mettre en doute la violence des scènes entre les parents que j'avais décrites, comme si elle m'avait confié la mission de ne rien atténuer et qu'il lui restait des chagrins secrets, plus durs et profonds que je n'avais pas encore exprimés.

La perruque, c'était pour les grandes occasions, et la grande occasion, c'était le cinéma. Il n'y en avait qu'un, le Castillet, tout à côté de l'ancien château dont les oriflammes flottaient en permanence dans la tramontane. Elle prenait le programme des semaines à venir avec une sorte de foi, comme si c'était la liste des offices et des chants religieux prévus à la cathédrale où elle entrait parfois. Elle voyait presque un film par jour, fidèle, même s'ils n'étaient que deux ou trois dans la salle pour le dernier film africain ou coréen – c'était à ses yeux le plus beau cinéma d'art et d'essai, dont la programmation l'emportait sur tous les autres et qui résistait alors qu'ils commençaient à disparaître dans tant d'autres villes du Sud. Il y avait même des avant-premières, avec des vedettes venues spécialement, qui l'emplissaient de fierté, quelques flashes, et on était aux Champs-Élysées. Elle aimait entendre les commentaires en sortant, s'approchait des petits groupes qui s'attardaient devant le Castillet, elle avait regardé le générique en entier, connaissait les noms des techniciens de la deuxième ou troisième équipe du film qui était allée tourner dans d'autres pays – qu'on la laisse tranquille dans son fauteuil, au bout de la séance, qu'on ne rallume pas les lumières dans la salle, que la porte de velours se referme d'elle-même si tout devait

finir. Elle m'était reconnaissante de l'avoir emmenée, pour la première fois, en cachette, au cinéma. J'avais pris davantage de pièces pour une place en plus dans la boîte secrète de l'armoire, elle était passée avec moi sans problème, il y avait un tel fouillis à la séance de deux heures, où se pressaient ceux qui devaient prendre plus tard un car pour remonter dans la montagne. Nous avons vu *Jamais le dimanche*, au Régent, ensemble à l'orchestre dans l'odeur de burnous, de pelures d'oranges et de velours usé ; Isabelle était enflammée, dansait presque le sirtaki dans son fauteuil en même temps que Melina Mercouri, prête à claquer des doigts comme elle, même si elle n'avait pas à huit ans autant de force dans les mains ; l'actrice resterait son héroïne à vie, qu'elle danse sur un quai du Pirée ou se dresse plus tard face à la dictature et aux colonels de son pays. Ma sœur avait vu mille films depuis, connaissait les cinématographies du monde entier, les projets, les histoires de films inachevés, se souvenait en priorité de ceux qu'elle aimait, les plus fragiles, et qui n'avaient pas eu le temps de s'imposer. Je prenais sa place au guichet, comme au Régent, mais c'était elle qui me guidait maintenant, fière de me faire découvrir les sept salles du Castillet, dont certaines portaient les noms des acteurs qui étaient venus les inaugurer. Silencieux, nous nous demandions ce que l'autre pensait en regardant *Empire of Light*, de Sam Mendes, l'histoire d'une femme bipolaire, comme l'avait été maman – mais on ne prononçait pas ce mot à l'époque, il n'y avait pas de remèdes, on faisait avec, ses rires et ses pâleurs, ses mutismes et ses tendresses, ses haines et ses douceurs – nous pensions tous les deux à elle, sans nous le dire. L'héroïne s'occupait d'un cinéma, ce merveilleux cinéma ancien, vaste, tout beige, avec ses rampes d'acajou et ses accoudoirs vernis, dans une ville balnéaire du sud de l'Angleterre qu'Isabelle aurait voulu voir en vrai, dans les années qui restaient, plus que la baie de Rio, les tableaux de l'Ermitage ou les neiges du Kilimandjaro.

Nous étions tristes que Kevin Spacey, si magnifique dans *American Beauty*, cet autre film de Sam Mendes, que nous évoquions en sortant, ait été banni des studios, privé de tournage, accusé d'agressions sexuelles – nous le lui avons pardonné, nous n'étions pas des justiciers –, touchés qu'il se soit contenté d'aller réciter, cet été, faute d'engagement, les poèmes d'un jeune auteur italien sur une place de Rome. C'était sa grandeur, sa liberté, ce petit spectacle solitaire, peu annoncé, presque clandestin pour quelques spectateurs étonnés et fervents, regroupés pour lui autour d'une fontaine romaine. Le cinéma était la maison d'Isabelle – la seule où on l'attendait, où elle n'était pas seule ; j'avais parfois l'impression, tant elle ne voulait manquer aucun film, que sa vie était un entracte qui se prolongeait entre deux projections. Elle faisait maintenant à distance les animations cinéma pour les membres de l'AVF – l'association des villes de France, accueillant les nouveaux habitants –, qu'elle avait dû renoncer à mener sur place par crainte d'un malaise, peur de « se donner en spectacle », comme disait maman. On ne remplaçait pas Isabelle – on l'aimait trop pour ses emballements, le respect ardent et la compréhension avec lesquels elle leur présentait les films dans la salle municipale allouée à l'association. On patienterait autant qu'il faudrait, pour le moment elle écrivait à la maison ses commentaires que son amie Pascale venait chercher et lisait à sa place. Elle attendait le festival « Confrontation » au printemps – le temps des chemisiers, des discussions, tard la nuit, sous les platanes, des délégations venues d'autres pays – elle voyageait avec eux, ce n'était pas la peine d'aller en Anatolie, qu'elle avait déjà vue en toutes les saisons, brûlée ou prise sous l'immense carapace de glace dans les films de Ceylan, qu'elle adorait. C'était loin, dans les premiers jours d'avril, qu'elle n'était pas sûre d'atteindre, mais elle prendrait la carte d'abonnement dès que s'ouvriraient les inscriptions. C'était son repère dans l'année,

son festival préféré, celui qu'elle ne s'imaginait pas manquer, qui l'aiderait à dominer la course des mois, à ne pas s'incliner et à continuer à se battre, comme on le lui disait, avec une pitié mécanique, de tous côtés ; mais se battre contre qui ? Cet ennemi incertain dont on ne savait pas d'où il pouvait surgir, tel un figurant déréglé ou rusé, dissimulé dans le dédale d'un décor qu'on croyait vide la nuit. Elle ne manquait aucune séance du soir, au ciné-club Jean-Vigo, à l'autre bout de la ville, d'où elle revenait seule, à pied, par les grandes avenues noires et désertes, avec son sac en bandoulière contenant son capuchon pour la pluie, un stylo, un carnet, son petit porte-monnaie, presque d'enfant, un mouchoir pour pleurer ; ces boulevards déserts où, même si elle n'avait rien de précieux, j'avais peur qu'il lui arrive quelque chose, après minuit, et qu'elle disparaisse.

[...]

© *Éditions Gallimard, 2025.*

JEAN-NOËL PANCRAZI

Quand s'arrêtent les larmes

Isabelle, ma petite sœur, a toujours été vive, intrépide, joyeuse. C'est elle qui m'a empêché de dériver vers la mélancolie et de tomber parfois. Elle m'appelait chaque jour pour me parler de ses projets et surtout, folle de cinéma, du film qu'elle venait de voir. Nous avions gardé le même regard sur le passé, nos amours particulières, la politique, la vie. Mais elle a soudain été très malade. Je suis aussitôt descendu la voir à Perpignan où elle s'était retirée, enchantée par le soleil catalan. De la famille, nous n'étions plus que tous les deux ; c'était à mon tour de veiller sur elle. Nous étions prêts à traverser, main dans la main, l'épreuve, à profiter aussi des instants « mirobolants », comme disait maman, et à nous révéler nos derniers secrets. C'est le récit de ces jours intenses, inquiets et lumineux que je fais ici.

J.-N. P.

Jean-Noël Pancrazi est l'auteur de plusieurs romans et récits dont Les quartiers d'hiver (prix Médicis), Madame Arnoul (prix du Livre Inter), Tout est passé si vite (Grand Prix du roman de l'Académie française). Il

*a reçu en 2023 le prix Prince Pierre de Monaco pour
l'ensemble de son œuvre.*

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LES QUARTIERS D'HIVER, roman, prix Médicis (« Folio », n° 2428).
LE SILENCE DES PASSIONS, roman, prix Valery Larbaud (« Folio », n° 2749).
MADAME ARNOUL, récit, prix du Livre Inter (« Haute Enfance » ; « Folio », n° 2925).
LONG SÉJOUR, récit, prix Jean Freustié (« Folio », n° 3329).
RENÉE CAMPS, récit (« Folio », n° 3684).
TOUT EST PASSÉ SI VITE, roman, Grand Prix du roman de l'Académie française (« Folio », n° 4186).
LES DOLLARS DES SABLES, roman (« Folio », n° 4545).
MONTECHRISTI, roman (« Folio », n° 5274).
LA MONTAGNE, récit (« Folio », n° 5677).
INDÉTECTABLE, roman, prix Jacques Audiberti (« Folio », n° 6035).
JE VOULAIS LEUR DIRE MON AMOUR, récit, prix des Écrivains du Sud (« Folio », n° 6722).
LES ANNÉES MANQUANTES, récit (« Folio », n° 7393).

Chez d'autres éditeurs

- MALLARMÉ, essai (Hatier).
LA MÉMOIRE BRÛLÉE, roman (Le Seuil).
LALIBELA OU LA MORT NOMADE, roman (Ramsay).
L'HEURE DES ADIEUX, roman (Le Seuil).
LE PASSAGE DES PRINCES, roman (Ramsay).
CORSE, en collaboration avec Raymond Depardon (Le Seuil).

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

Elle m'attendait dans le hall...

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Quand s'arrêtent les larmes de Jean-Noël Pancrazi
a été réalisée le 18 février 2025
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073105158 - Numéro d'édition : 652377)
Code produit : Q14292 - ISBN : 9782073105189.
Numéro d'édition : 652380

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.